

LILLIPUT

Il y a deux ans, un soir, au Cirque d'Été, je m'étais arrêté à l'entrée de la piste, dans la petite loge cachée sous les galeries des premières banquettes. C'est là que les jolies équilibristes, coiffées de plumes blanches, l'œil fixe comme des oiseaux de haut vol, étrangement noir dans la blancheur du maquillage, attendent, enveloppées de mac-farlanes à grands carreaux, que l'on ait tendu le filet pour entrer dans la piste, grimper à leurs trapèzes.

Je causais amicalement avec une de ces gracieuses filles de l'air, quand un bizarre duo de voix qui semblaient échauffées de querelle nous fit tourner la tête.

L'une de ces voix avait la gravité des basses-tailles, qui psalmodient autour des lutrins dans les églises ; l'autre était à la fois enfantine et vieillotte.

J'avais levé le doigt, pour demander le silence, écouter.

La jolie gymnastique sourit et me dit à l'oreille :

— C'est encore Lilliput et M. Hermann qui se disputent. Ils passent la journée à se quereller.

— Qui ça, Lilliput, ma chère Erminia ?

— Le nain, ce petit bout de garçon haut comme une botte, qui conduit la poste des poneys.

— Et M. Hermann ?

— Le géant, un homme de sept pieds cinq pouces, qu'il a fallu installer dans l'écurie, parce que les plafonds des loges étaient trop bas. Lilliput et M. Hermann sont jaloux l'un de l'autre. Ecoutez-les se chamailler, vous ne vous ennuierez pas.

Le filet était enfin tendu. M. Loyal vint chercher Erminia pour son exercice. Je l'aidai à se débarrasser de son mac-farlane, et, quand elle fut sortie de la loge, je me dirigeai vers l'écurie, pour assister à la dispute des deux rivaux.

D'abord mes yeux se heurtèrent à M. Hermann. Il dépassait de la moitié du buste le cercle de garçons de stable, les écuyers et les spectateurs demeurés dans les écuries, qui s'étaient groupés en cercle autour des deux phénomènes.

En me penchant par-dessus les têtes, j'aperçus Lilliput. Son chapeau de postillon rejeté en arrière, les poings sur les hanches, les talons de bottes frappant sur le pavé, le nain avait l'air d'un petit coq de combat lâché sur son ennemi.

Il criait à tue-tête :

— Et moi je vous dis, Hermann, que c'était une injustice !

— Une inchustisse ! hurlait le géant avec un pur accent tudesque.

— Oui, une injustice criante ! Si un géant demande mille francs d'appointments par mois, que voulez-vous donc que j'exige, moi, un nain ?

— Cinquante francs ! répondit M. Hermann avec un rire épais.

Le nain devint pourpre de colère. Mais soudain, dominant sa rage, il se tourna vers nous et dit d'une voix encore tremblante d'indignation :

— Messieurs, je ne ferai pas à cet imbécile d'Allemand l'honneur de lui répondre. Je vous prends pour juges de la dispute. Nous sommes là deux hommes phénomènes ; lequel de nous deux vous semble le plus curieux à voir ?

Quelques voix crièrent : " Le nain ! " les autres : " Le géant ! "

Lilliput reprit sans se démonter :

— Il n'y a pas, messieurs, d'hésitation possible, c'est le nain. Et je prouve ce que j'avance.

— C'est ça, prouve ! dit M. Hermann qui ricanait toujours.

— Ça n'est plus à vous que je m'adresse, répondit Lilliput en jetant un coup d'œil de mépris aux bottes du géant. Et, se tournant vers nous autres, il déclama :

— Qu'est-ce qui a le plus de prix à vos yeux d'une montre grande comme une bassinoire ou d'une montre qui tiendrait dans un chaton de bague, dans une épingle de cravate ? L'une vaut douze francs ; l'autre n'a pas de prix. Messieurs, voici la bassinoire et voilà le bijou. Croyez qu'il est encore plus difficile de loger le mouvement que j'ai là — il touchait sa tête — et le mouvement que j'ai là — il montra son cœur — dans une hauteur de trois pieds, que d'enrouler un grand ressort dans le cercle d'une pièce de cinquante centimes. Mais des articles comme ceci, — il désignait son compagnon, — l'Angleterre et l'Amérique en fabriquent de semblables à la douzaine, et à l'emporte-pièce. Attrappe Gigogne !

La galerie éclata de rire. Pour M. Hermann, cette tirade l'avait si fort exaspéré qu'il aurait probablement fait un mauvais parti au nain, si Lilliput, son discours fini, n'avait eu la prudente pensée de glisser sous nos coudes, après avoir secoué en signe d'adieu ironique le flot de rubans tricolores qui pendait derrière son chapeau.

J'ai poussé l'autre soir jusqu'au Cirque d'Hiver, pour voir la belle pantomime des Caylandais, et dans mon désir de regarder d'un peu plus près ces hommes de bronze, j'étais, pendant le défilé du cortège, demeuré dans la coulisse.

Tout d'un coup, quelqu'un par derrière me toucha le coude et j'entendis qu'on me disait :

— Ne demeurez pas là, monsieur, les éléphants pourraient vous blesser au passage.

Je me retournai pour remercier, et, malgré moi, ce cri de surprise s'échappa de mes lèvres :

— Lilliput !

Comment l'avais-je reconnu, mon petit nain, d'autrefois, le Lilliput grassouillet, rubicond, insolent, enrubanné, dans ce maigre garçon d'écurie, sans âge, presque sans sexe, vêtu d'un sale bourgeron, la casquette à carreaux aplatie sur la tête ?

C'était bien lui, pourtant, car il répondit avec un triste sourire :

— Vous me reconnaissez, monsieur ?

— Parfaitement ! Mais qu'est-ce qu'il vous est arrivé ? Vous n'êtes donc plus nain ?

Lilliput secoua douloureusement la tête et répondit :

— Au mois de novembre dernier, — nous venions de quitter le Cirque des Champs-Élysées pour nous installer ici, — j'ouvre mon armoire afin d'en tirer un pantalon d'hiver qui dormait là depuis la saison précédente. Je l'enfile ; je m'aperçois qu'il est de deux doigts trop court. Je dis à ma mère : " Tu as coupé le bas de mon pantalon ? " Elle me répond : " Mais non ! " Nous nous regardons avec angoisse.

Il s'arrêta une minute, le malheureux, il était tout pâle. Il reprit :

— Je dis encore à ma mère : Alors ? ... Elle me répond : Alors ...

— Alors j'ai grandi ! — J'ai grandi, monsieur, au lit pendant six semaines, au moins d'un centimètre pendant vingt-quatre heures. Nous étions désespérés. Ce n'était pas seulement notre pain qui s'en allait, j'avais le cœur percé. J'ai du courage et j'étais bien sûr de trouver du travail, de gagner la vie pour nous deux, mais c'était la déchéance dont je me désolais. Songez donc, avoir été un phénomène, avoir eu des succès d'artistes pour en arriver là !

Il frappait sur son bourgeron, à l'endroit du cœur, comme un pêcheur qui bat la " couleuvre ". Il avait les larmes aux yeux. Je le regardais, je ne trouvais rien à lui dire pour le consoler. Il conclut :

— J'ai eu une heure d'espérance. Je me suis dit que j'allais peut-être devenir géant. Il y a des exemples de ces croissances subites. Ainsi, M. Hermann, — je ne sais si vous l'avez connu — un garçon de sept pieds cinq pouces, s'était mis subitement à pousser vers sa vingt-cinquième année. Devenir géant, c'était une dégringolade pour un nain, mais enfin ça valait encore mieux que de se réveiller un homme comme tout le monde. Je me résignais donc, j'attendais. Ah ! bien oui ! je me suis arrêté dans cette croissance bâtarde. Ni petit ni grand, monsieur, moi, Lilliput, un ancien prodige, " un numéro " extraordinaire.

Les éléphants rentraient. Les écuyers se précipitaient de toutes parts vers un grand tapis roulé qu'il fallait étendre sur la piste pour les danses des bayadères. Un valet d'écurie cria :

— Ohé ! Lilliput ! L'avorton ! un coup de main !

L'ex-nain se redressa et, avec une dignité comique prudhomme de petit homme bafoué, il prononça :

— Je ne suis pas un avorton. J'ai un mètre quarante-deux sans mes souliers. C'était la taille de M. Thiers.

HUGUES LE ROUX.

ENFANT PRODIGE

Les journaux espagnols célèbrent à l'envie un pianiste de trois ans, Pepito Ariola. A peine âgé de trois ans, il joue déjà des octaves, ce qui semble faire de cet enfant, si merveilleusement doué, non seulement un prodige, mais même un phénomène. Comme Mozart, son modèle, le jeune Pepito est reçu dans les cours, admis à jouer devant les grands de ce monde, comblé de caresses et de bienfaits par les têtes couronnées. A la suite d'un concert où la population madrilène avait acclamé le jeune virtuose, la reine d'Espagne témoigna le désir de le connaître et l'invita, avec sa famille, à une fête du Palais. Le jeune Pepito fut bourré de gâteaux, de sucreries et de confitures ; on le mit ensuite au piano et il joua quelques morceaux de son répertoire avec une maîtrise qu'on aurait crue d'un homme. Mais un petit incident vint rappeler aux auditeurs l'âge du musicien. En descendant du tabouret, Pepito perdit sa culotte. La famille était consternée. Mais la reine, avec une sollicitude maternelle, excellente et simple comme toujours, s'empressa, en souriant, de réparer elle-même le désordre de son ajustement. L'histoire ne raconte point que Mozart ait jamais eu pareil honneur.

PAS DE SA FAUTE

— Cet enfant est bête à manger du foin.

— Mon ami, ce n'est pas de sa faute ; tu sais bien que quand il a été malade, le médecin lui a infusé du sang de cheval !

UN PÈRE DISTRAIT

Le petit Félix (qui vient de poser à son père un nombre incalculable de questions) — Papa, où Adam avait-il pris les noms qu'il a donnés aux animaux ?

Le père (distract). — Dans le dictionnaire, naturellement.